

# LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Léon DUPONT LACHENAL

A la mémoire du Comte Paul Riant  
pour le 50<sup>e</sup> anniversaire de sa  
mort, partie I

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1938, tome 37, p. 347-358

© Abbaye de Saint-Maurice 2011

A la mémoire du

# COMTE PAUL RIANI

pour le 50<sup>e</sup> anniversaire de sa mort

Le 17 décembre 1888 mourait en son château de La Vorpillère, près St-Maurice, le comte Paul Riant. Un demi-siècle s'est écoulé sans éteindre sa mémoire. De divers côtés, cependant, on nous prie de ne pas attendre qu'un voile d'oubli soit tombé sur son souvenir, pour rassembler quelques notes. Ce désir, à lui seul, est un hommage qui témoigne du renom de bonté laissé par celui qui, mort il y a cinquante ans, n'est point encore oublié.

## Famille

Né à Paris, le 8 août 1836<sup>1</sup>, le comte Paul Riant appartenait à une famille distinguée. Parmi les témoins qui assistèrent à l'église de la Madeleine, à Paris, le 15 février 1810, au mariage religieux de Manzoni avec Mlle Henriette Blondel — originaire de Suisse romande — figure René-François Riant<sup>2</sup>, qui appartient sans doute à la même famille. Les parents du comte Paul eurent une belle couronne d'enfants. L'une des filles devint carmélite sous le nom de Sœur Anne-Catherine ; parmi les fils, un collaborateur de Mgr Paul Guérin rappelle, dans son grand Dictionnaire<sup>3</sup>, M. Léon Riant, qui joua un rôle politique : député à l'Assemblée Nationale de 1871 à 1876, où il représentait le Département de l'Allier, il siégeait à droite ; en 1877, M. Léon Riant devint directeur général

<sup>1</sup> Cette date figure dans son épitaphe. Le marquis de Vogüé donne le 7 août.

<sup>2</sup> Comte G. Dalla Torre : *Documents sur Manzoni*, in : *Illustrazione Vaticana*, juin 1937, p. 244 ; — et art. *Blondel*, in : *DHBS*, t. II, p. 212.

<sup>3</sup> *Nouveau Dictionnaire des Dictionnaires*, t. VII, p. 662, article signé E. L.

des Postes. Son frère Ferdinand <sup>1</sup> (1827-1897), ingénieur civil, fut conseiller municipal du VIII<sup>e</sup> arrondissement de Paris de 1871 à 1878 et de 1879 à sa mort ; son honneur est d'avoir été l'un des fondateurs de l'Institut Catholique de Paris<sup>2</sup>.

Le comte Paul-Edouard-Didier Riant, qui nous occupe, reçut son éducation presque entièrement dans la maison paternelle. Le marquis de Vogüé, dans une notice sur le comte Riant, décrit

« cet intérieur patriarcal où les fortes convictions, l'habitude du travail, la pratique des vertus domestiques créaient le milieu le plus propre à développer ses heureuses qualités. Sa mère, femme d'une haute intelligence et d'un grand cœur, présida elle-même à ses premières études : assistée des collaborateurs les mieux choisis, elle lui fit donner une instruction aussi variée que solide, et quand elle demanda à l'enseignement public le complément d'une éducation<sup>3</sup>, qu'elle avait si bien préparée, son fils n'y trouva que des succès<sup>4</sup>. »

### Orientaliste et Académicien

Après de brillantes études au Collège de Vaugirard, qu'il compléta par de grands voyages, il hésita quelque temps entre les sciences et les lettres qui l'attiraient également. Bachelier ès sciences, il était admissible à l'Ecole polytechnique ; il préféra suivre les cours de la Faculté des lettres de Paris, où il conquist à 28 ans le grade de docteur. Son père, hélas ! n'assista pas à ce succès : « il avait été enlevé prématurément, mais il laissait son fils armé contre les dangers de l'indépendance et les tentations de la fortune<sup>4</sup> ».

Celui-ci avait présenté, pour l'obtention du doctorat, une thèse qui fut publiée en 1865, sur les *Expéditions et pèlerinages des Scandinaves en Terre Sainte au temps des Croisades* ; en même temps il étudiait le *Liber tetrastichus d'Aymar le Moine, patriarche de Jérusalem*, qu'il édita en 1866 avec de précieux commentaires. Selon le marquis

<sup>1</sup> *Ibid.*

<sup>2</sup> Les deux autres frères furent MM. Charles et Théodore Riant.

<sup>3</sup> M. de Vogüé : *Le comte Riant*, in : *Revue de l'Orient latin*, 1893, no 1.

<sup>4</sup> M. de Vogüé.



HÉLIOG. DUJARDIN

*Le Comte Riand*  
Membre de l'Institut

d'Hervey de Saint-Denis, qui prononça l'éloge funèbre du comte Riant à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, ces travaux attirèrent vivement l'attention de tous les médiévistes et particulièrement des spécialistes des Croisades, et Victor Leclerc, doyen de la Faculté des lettres et membre de la même Académie, rompit sa réserve accoutumée pour assurer publiquement le nouveau docteur qu'il serait heureux de l'accueillir un jour dans cette docte assemblée.

Occupant ses loisirs à l'étude et à des voyages d'instruction, consacrant les ressources d'un héritage considérable à des œuvres charitables ou à des recherches scientifiques, Riant commença à vingt ans « l'admirable collection » de livres qu'il devait enrichir chaque année, et qui « devait, au jour de sa mort, compter près de 40.000 volumes ».

« Une époque surtout l'attirait : celle des Croisades. La grande épopée chrétienne séduisait son imagination d'artiste, plaisait à sa foi religieuse et politique, excitait sa curiosité d'érudit. Tout l'y intéressait<sup>1</sup>. »

Paul Riant avait trouvé sa voie : dans le vaste domaine des études historiques, il avait entamé un champ que personne n'avait encore creusé comme lui. Le grand Dictionnaire Larousse<sup>2</sup> déclare de son côté que Riant « s'est presque entièrement consacré à l'histoire des Croisades et a fait dans ce domaine des recherches originales ». Il publia bientôt le *Récit de la prise de Saint-Jean d'Acre, par Thadée de Naples, texte et critique*, puis surtout ses deux volumes d'*Exuviae sacrae Constantinopolitanae*.

« On est frappé, écrit M. d'Hervey de Saint-Denis, à propos de ce dernier ouvrage, de l'abondance et de la nouveauté des renseignements que l'on y rencontre ; beaucoup sont empruntés à des sources liturgiques jusqu'alors négligées par les historiens. Cette vaste enquête, si bien menée, sur les vicissitudes et le sort des trésors enlevés par les croisés aux palais et aux églises de Constantinople, est un des monuments les plus précieux pour les études du moyen-âge.

« Paul Riant, continue le même auteur, était alors dans toute la maturité de ses forces vives. A une solide éducation classique, à une parfaite connaissance des sources imprimées, il joignait un sens critique le plus fin, une rare sagacité et une infatigable

<sup>1</sup> M. de Vogüé.

<sup>2</sup> *Nouveau Larousse Illustré*, s.d. (fin XIX<sup>e</sup> s.), t. VII, p. 311.

persévérance. Ces heureux dons, secondés par les secours que lui fournissaient la grande réunion de livres qu'il avait formée et la correspondance étendue qu'il entretenait avec les savants et les bibliothécaires de l'Europe entière, lui ont permis de porter presque à la perfection tous les travaux qu'il a entrepris et de faire des découvertes qui, à elles seules, rendraient célèbre la mémoire d'un érudit. »

C'est ainsi que le comte Riant découvre un jour à la Bibliothèque royale de Copenhague le manuscrit contenant un curieux récit par le chevalier Robert de Clary, de Picardie, témoin des faits qu'il raconte, de la prise de Constantinople par la IV<sup>e</sup> Croisade détournée de son but, et cette « inappréciable chronique » devient le « complément indispensable de la chronique de Villehardouin »<sup>1</sup>. Une autre fois, c'est à St-Médard de Soissons que Riant reconnaît dans une chronique manuscrite anonyme la chronique de Guy de Bazoches que plusieurs savants croyaient à jamais perdue. D'Espagne on lui signale un manuscrit du XV<sup>e</sup> siècle conservé dans une bibliothèque privée, et il y découvre deux chroniques importantes et totalement inconnues : l'une, d'origine byzantine, fut écrite en grec ; l'autre, provenant de Morée, poursuit durant un siècle les récits que l'on possédait. En Italie, Riant retrouve les éléments des fameuses chroniques de Philippe de Navarre dont on déplorait la perte totale.

Cette seule énumération, que nous empruntons à M. d'Hervey, suffit à montrer comment des quatre coins de l'Europe, Riant savait rappeler à la lumière des trésors ensevelis sous la poussière et l'oubli. Il en tirait des mémoires « pleins de science et d'intérêt » que les grandes revues publiaient avec honneur, et dont le marquis d'Hervey rappelle les principaux : *Sur le changement de direction de la IV<sup>e</sup> Croisade, en 1204, par les Français et les Vénitiens* ; — *Sur le sort des archives des anciens établissements de Terre Sainte* ; — *Sur les dépositions de Charles d'Anjou pour la canonisation de saint Louis* ; — *Sur les relations d'Innocent III avec Philippe de Souabe et Boniface de Montferrat, à l'occasion de la croisade de Constantinople*.

<sup>1</sup> M. d'Hervey de Saint-Denys. — Riant démontra en même temps l'inauthenticité de la lettre d'Alexis Commère à Robert de Courtenay.

« Il étudiait en savant consciencieux et en critique infatigable. Démêler la légende de l'histoire, rechercher les documents originaux, en peser la valeur, faire la part des passions nationales et des intérêts particuliers, celle des mobiles humains et de l'enthousiasme religieux, en un mot rechercher la vérité obscurcie soit par la distance, soit par l'ignorance ou le calcul, telle était sa préoccupation principale. Il a exposé sa méthode dans une préface<sup>1</sup> magistrale, qui a la vigueur d'une déduction mathématique. Il a fait mieux : il l'a appliquée, et ses travaux resteront un modèle d'investigation patiente et de sagacité consciencieuse<sup>2</sup>. »

En 1875, le comte Riant fonda la « Société de l'Orient latin », « société féconde », comme la qualifie M. d'Hervey, et dont la tâche fut de découvrir et publier des documents relatifs aux Croisades. M. Riant en fut, jusqu'à la tombe, « le secrétaire général le plus actif et le trésorier le plus généreux ».

« Riant fut l'âme de cette association, écrit le marquis de Vogüé. Sous le titre modeste de secrétaire-trésorier, il en dirigeait les travaux, il suppléait aux insuffisances de son budget avec un désintéressement inépuisable. A la publication des textes inédits ou améliorés, il avait joint celle d'un recueil spécial qui, sous le nom d'*Archives de l'Orient latin*, devait réunir des documents de toutes sortes, des dissertations, des travaux archéologiques ou géographiques, rentrant dans le cadre de l'Orient latin. Deux volumes de ce recueil ont paru par ses soins : un grand nombre d'articles sont dus à sa plume.

« Il conçut tout un plan de recherches méthodiques, écrit encore M. de Vogüé. Il organisa, dans toute l'Europe, à l'aide des érudits les plus compétents de chaque pays, la plus vaste enquête qui ait été appliquée à l'étude d'un point spécial d'histoire. Lui-même fit de fréquents voyages. »

Ses *Exuviae sacrae Constantinopolitanae*, publiés en 1877-78, et bientôt suivis, en 1878, de son mémoire sur le *Changement de direction de la IV<sup>e</sup> Croisade*, assurèrent l'élection de M. Riant à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, le 17 décembre 1880, où il occupa le fauteuil de M. de Saulcy. Le vœu de Victor Leclerc était réalisé, mais le maître n'était plus là pour ouvrir les portes à son disciple.

Nous ne saurions dresser un catalogue complet de toutes

<sup>1</sup> En tête de ses *Exuviae sacrae Constantinopolitanae*.

<sup>2</sup> M. de Vogüé.

les publications de Paul Riant<sup>1</sup> ; rappelons cependant son *Mémoire sur la donation de Hugues, marquis de Tos-cane, au Saint-Sépulcre*, publié dans les Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, et sa collaboration au tome V<sup>e</sup> des *Historiens occidentaux des Croisades*.

### Au passage d'un Saint

Lorsqu'il exécutait ces derniers travaux, sa santé, qui avait toujours été délicate, était déjà très altérée, au témoignage de M. d'Hervey. Un article de journal, paru au lendemain de sa mort, situe en effet à l'époque de son élection académique, en 1880, les premières atteintes de la maladie.

« Le labeur excessif auquel il se livrait, dira M. de Vogüé, et surtout l'imprudente habitude du travail de nuit, usèrent prématurément les ressources limitées d'une organisation malade. »

Le passage d'un Saint valut au comte Riant un prolongement d'existence. Don Bosco, le populaire et grand thaumaturge contemporain, entra en France par Nice, le 13 février 1883, et n'en repartit que le 31 mai, par Modane. Au cours de ces « cent jours » d'un apostolat vraiment extraordinaire, dont le P. Auffray a raconté le détail dans un livre récent, nous voyons le saint arriver à Paris, le 18 avril, et s'empresse de porter ses hommages à l'archevêque. C'était alors le Cardinal Guibert, qui l'invita expressément à prêcher à la Madeleine. Dans l'après-midi du dimanche 29 avril, don Bosco vint donc tendre la main pour ses œuvres, auprès de cet auditoire qui l'attendait dans l'immense vaisseau.

« Dès 2 heures, on avait dû fermer les portes ; on s'entassait jusque sur les marches du maître-autel. Tous les prie-Dieu avaient disparu, et, malgré cela, l'église était encore trop petite. Il fallut au saint plus de vingt minutes pour gagner la chaire. On l'entendit mal ; on le comprit à peine : mais cette foule élégante et cultivée demeura sous le charme, et les pièces d'or remplirent les aumônières de velours des dames quêteuses. »

<sup>1</sup> Le marquis de Vogüé a donné, dans la *Revue de l'Orient latin*. 1893, no 1, une liste imposante des études publiées ou manuscrites du savant orientaliste : cette énumération remplit une huitaine de pages.

Parmi ces dames, relevons le nom de la comtesse Riant, avec ceux de la comtesse de Louvois, de la marquise de Mac-Mahon<sup>1</sup>, de la comtesse de Mun, etc. « On recueillit plus de 10.000 francs, sans compter les bijoux tombés des doigts ou des poignets. » Il est vrai que la Madeleine était réputée alors pour la paroisse la plus riche de Paris.

« Une somme égale, relate encore le P. Auffray, fut glissée un soir au saint par le comte Riant, pour une amélioration très sensible dans son état de santé : jusqu'à la visite de don Bosco un mal mystérieux le clouait au lit ; après le passage du saint, il put se lever et cheminer très honnêtement<sup>2</sup> ».

### **Historien de Bethléem et châtelain de La Vorpillère**

Ce ne fut qu'un sursis. Une maladie des bronches, compliquée d'un état goutteux, obligea bientôt M. Riant à chercher en Ligurie un climat plus clément. Il y mit encore ses loisirs à profit, en partant de certaines publications locales relatives à une prétendue résidence à Varazze près de Gênes des évêques de Bethléem, pour rédiger un copieux mémoire de 160 pages qui fut inséré dans les *Atti della Società ligure di Storia patria* de 1886. Ce fut l'amorce d'un travail beaucoup plus considérable encore que le comte Riant consacra à l'Eglise de Bethléem. Celle-ci l'intéressait en effet d'autant plus que l'évêché de Bethléem est uni à l'abbaye de St-Maurice près de laquelle Riant possédait une demeure depuis quelques années. L'éminent érudit rappelle lui-même ces circonstances dans les lignes suivantes, écrites en 1886 :

« En 1840, après trente-neuf ans de vacance du titre de Bethléem, Charles-Albert sollicita, en sa qualité de roi de Jérusalem, et obtint du pape Grégoire XVI, la résurrection de l'évêché de Bethléem en faveur de la royale abbaye de S. Maurice d'Agaune,

<sup>1</sup> Lors de ses voyages en Algérie en vue d'y concourir à l'œuvre missionnaire, en 1854-55, Mgr Bagnoud fut en relations avec le futur duc de Magenta, maréchal de France et président de la République, qui était, pour lors, le général de Mac-Mahon. Cf. Bussard : *La Coopération de l'Abbaye de St-Maurice à l'œuvre missionnaire*, St-Maurice, 1935, pp. 15-16.

<sup>2</sup> A. Auffray : *Un Saint traversa la France*, Paris et Lyon, Vitte, 1937, pp. 39, 259, 143, 145, *passim*.

en Valais, liée par un glorieux passé à la Maison de Savoie, La petite juridiction *nullius* des comtes-abbés de S. Maurice, devint ainsi le cinquième diocèse de la Confédération Helvétique ; les quatre autres étaient Bâle, Coire, Lausanne, et Sion, celui de S. Gall et les vicariats apostoliques de Genève et du Tessin ayant été créés postérieurement. Celui de Bethléem, dans une paroisse duquel j'écris ces lignes, est gouverné par Mgr Etienne II Bagnoud, depuis 52 ans, 88<sup>e</sup> abbé de S. Maurice, et, depuis 46 ans, 55<sup>e</sup> évêque de Bethléem<sup>1</sup>. »

Délaissant son hôtel du boulevard Courcelles, à Paris, — qu'il vendit finalement quelques mois avant sa mort, — le comte Riant passait ses hivers en Italie et ses étés au château de La Vorpillère. En ce lieu dit cité par Jaccard sous la graphie Vuarpillère<sup>2</sup>, la vue splendide qui descend dans la plaine sur le village de Massongex, franchit le ruban d'argent du Rhône et remonte, en face, sur les Alpes vaudoises, avait séduit M. Riant. Aussi n'acheva-t-il point son premier projet d'acquérir la Villa Lambert, à Choëx, dans laquelle il résida d'abord ; il se laissa hanter par le beau plateau de Daviaz, qui dresse sa marche de verdure comme un paisible et grandiose piédestal sous la Cime de l'Est des Dents du Midi. Reprenons d'un article paru dans le *Nouvelliste valaisan* en 1928 cette description de la demeure édifiée par le comte Riant :

« La Vorpillère, qui tient le milieu entre le chalet et le château, ne manque pas d'originalité. Outre un salon et une salle à manger magnifiques, ses galeries en bois sculpté le long desquelles courent des inscriptions pieuses<sup>3</sup>, attirent et retiennent l'attention des visiteurs. La vue est de toute beauté, s'étendant jusqu'au lac<sup>4</sup>. »

C'est là, dans un décor de châtaigniers, que le savant dont s'honoraient les études palestiniennes fixa le lieu de sa retraite, estivale d'abord, définitive ensuite. Retraite studieuse encore, où il avait installé, selon le mot de

<sup>1</sup> Riant : *Etudes sur l'histoire de l'Eglise de Bethléem*, t. I, Gênes, 1889, pp. 16 et 204 (erratum).

<sup>2</sup> Jaccard : *Essai de toponymie romande*, MDR, 2<sup>e</sup> s., t. VII, pp. 521 et 530.

<sup>3</sup> C'étaient les premiers versets du psaume 126 : *Nisi Dominus aedificaverit domum, in vanum laboraverunt qui aedificant eam. Nisi Dominus custodierit civitatem, frustra vigilat qui custodit eam.*

<sup>4</sup> *Nouvelliste valaisan*, 2 juin 1928.

M. d'Hervey, « son immense bibliothèque ». Mais retraite qu'une mort prématurée interrompit trop tôt. « Ne vivant plus qu'à l'aide de grands soins », le comte Riant évitait le plus possible les voyages. « Mais au milieu de souffrances énergiquement supportées, son esprit conservait toute sa netteté, toute sa vigueur<sup>1</sup>. »

En janvier 1888, le Cardinal Langénieux, archevêque de Reims, passa quelques jours au château de La Vorpillière ; le 24, Son Eminence honora l'Abbaye de sa visite<sup>2</sup>.

Le mois suivant, le comte Riant se résolvait à publier un 1<sup>er</sup> volume de ses *Etudes sur l'Eglise de Bethléem*, et il en datait la préface : « S. Maurice, Valais, février 1888 »<sup>3</sup>. Dans cette première série, « terminée depuis près de deux ans », l'auteur reprenait son mémoire paru dans les *Atti* de Ligurie, en le complétant et enrichissant de dissertations nouvelles. Riant avait d'abord espéré faire paraître en même temps une plus ample collection d'Etudes bethlémitaines, mais la retraite où le retenait sa santé, lui rendait difficile la communication ou la consultation de certaines sources, malgré tout le zèle et tout le concours de M. Charles Kohler, secrétaire-adjoint de la Société de l'Orient latin, qui, de Paris, « n'a cessé d'être pour moi, écrit M. Riant, le plus fidèle et le plus sagace des collaborateurs »<sup>4</sup>.

« L'auteur ne voulut pas retarder l'apparition de son ouvrage. Il se décida à en mettre au jour la partie principale, en réservant pour un second volume les matières accessoires. Il avait désiré offrir la dédicace de ses *Etudes* au vénérable religieux qui portait alors le titre d'évêque de Bethléem, Mgr Etienne Bagnoud, comte-abbé de Saint-Maurice d'Agaune, et le grand âge de ce prélat faisait prévoir sa fin prochaine. Lui-même, très souffrant déjà, ne pouvait consacrer que de rares instants au travail et n'osait prévoir à bref délai l'achèvement de son œuvre. Ces deux circonstances entraînèrent sans doute sa résolution<sup>5</sup>. »

Quand le volume fut près de paraître, Mgr Bagnoud et le comte Riant étaient tous deux retenus en chambre par

<sup>1</sup> M. d'Hervey.

<sup>2</sup> Chronique de M. le chanoine Meinrad de Werra (MS).

<sup>3</sup> *Op. cit.*, p. X.

<sup>4</sup> *Ibid.*

<sup>5</sup> C. Kohler, *Avertissement* en tête du 2<sup>e</sup> vol. des *Etudes sur l'Eglise de Bethléem*, Paris, Leroux, 1896.

la maladie. Toutefois, voulant donner une dernière satisfaction à l'évêque que Léon XIII appelait « *il più vecchio dei vescovi del mondo* »<sup>1</sup>, la comtesse Riant apporta à Mgr Bagnoud mourant un hâif brochage des premiers exemplaires sortis de presse<sup>2</sup>.

« Le 2 novembre de l'année 1888, à 5 h. 30 du soir, et après une courte maladie, suite d'un refroidissement ou catarrhe qu'Elle avait pris en assistant au sacre<sup>3</sup> de Mgr Haas, Sa Grandeur Mgr Bagnoud, évêque de Bethléem et Abbé de St-Maurice, a rendu son âme à Dieu à l'âge de 86 ans, munie des Sacrements de la Sainte Eglise Romaine et de la bénédiction apostolique, sanctifiée par le zèle, la charité, la piété et l'exercice de toutes les vertus durant une prélature remarquable de 54 ans. La dernière parole sortie de sa bouche fut celle-ci : *Ce soir, je serai bien*<sup>4</sup>. »

Quelques jours plus tard, des nouvelles alarmantes étant parvenues à St-Maurice, le Chapitre décida à l'unanimité, le 15 novembre, de recourir sans retard à Son Eminence le Cardinal Simeoni à Rome, à Sa Grandeur Mgr Mermillod à Fribourg, et à M. le Comte Riant « pour les prier de vouloir bien nous venir en aide dans la revendication de nos droits touchant l'évêché de Bethléem<sup>5</sup> ».

Nous reproduisons ici la lettre officielle adressée en cette circonstance à M. Riant, parce qu'elle énonce bien la gratitude que le comte s'était acquise auprès de l'Abbaye.

A Monsieur le Comte Riant, au château de La Vorpillère.

Monsieur le Comte,

Le Chapitre de la Royale Abbaye de St-Maurice, jaloux de conserver à son Abbé le titre d'évêque de Bethléem, dont il est menacé d'être dépouillé, se permet de recourir encore une fois à l'inépuisable bonté de son insigne bienfaiteur et le prie de vouloir bien l'aider à défendre les droits et les privilèges qui lui ont été conférés par la bulle de Grégoire XVI.

Nous avons la pleine confiance, M. le Comte, que votre haute protection, accompagnée des prières de tous les membres de notre Maison, saura déjouer les projets hostiles à l'antique Abbaye d'Againe.

<sup>1</sup> E. Gross : *Le pèlerin à St-Maurice*, St-Maurice, 1906, p. 33.

<sup>2</sup> P. Bourban : *Chronique* (MS), t. II, pp. 137-178.

<sup>3</sup> Le 18 octobre 1888 à la cathédrale de Soleure.

<sup>4</sup> *Protocoles du Vén. Chapitre* (MS).

<sup>5</sup> *Ibid.*

Daignez agréer, Monsieur le Comte, avec les témoignages de notre estime et de notre plus parfaite reconnaissance, les vœux et les prières que nous faisons tous pour le rétablissement et la conservation de votre précieuse santé.

Au nom du Chapitre de l'Abbaye :

Le Chne BERTRAND, Prieur                      J. ABBET, Chne secrétaire

De plus, le Chapitre délégua, son Prieur et M. le chanoine Débonnaire, les priant de se rendre le jour même à La Vorpillère.

*(A suivre)*

Léon DUPONT LACHENAL